

DE SUCRE ET DE SANG

Du xvi^e au xix^e siècle, au nom du profit, les nations maritimes européennes légalisent la traite et l'esclavage. Pendant trois siècles, elles déportent vers leurs colonies d'outre-mer des millions d'Africains. Réduits en esclavage dans les plantations, ces hommes et ces femmes produisent des tonnes de sucre, de café ou de tabac qui se vendent à prix d'or en Europe. Bien qu'ils aient été pratiqués de tout temps, l'esclavage et la traite se développent alors à une échelle sans précédent, devenant le pilier d'un système économique qui se globalise. Pour mieux comprendre l'histoire de ce crime, l'archéologie redonne une voix à ceux qui en sont privés dans les archives écrites, opposant aux oublis volontaires et involontaires une incontestable matérialité.

DÉBUT XVIII^e

VIII

LES ESCLAVES
DE NEW YORK

II

LA ROUTE DE
LA FORTUNE

I

TOLIS
AUX ABRIS

IV

LIN
QUOTIDIEN
DISCRET

III

SUCRE
AMER

V

LIN
CIMETIÈRE
D'ESCLAVES

VI

LE SECRET
DE LA
MONTAGNE

VII

LIN QUI AI PEUT
EN CACHER
LIN AUTRE

FIN XIX^e

VOLIS
ÊTES ICI

TOUTS AUX ABRIS

Il en a fallu des efforts, pour monter pierre à pierre des murets aussi épais, dans des endroits aussi inaccessibles. Sur le mont Kasigau, au sud du Kenya, ont été découverts les vestiges d'une trentaine d'abris naturels fortifiés. Ils servaient de refuges temporaires, où l'on se repliait en cas d'alerte. Nichés en pied de falaises, ils se fondaient dans le paysage, permettant d'observer discrètement les alentours à des kilomètres à la ronde. De quelle terrible menace fallait-il ainsi se protéger? Au moment de l'utilisation de ces abris de montagne, entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, les razzias d'hommes se multipliaient. Sur la côte, la traite négrière battait son plein.



L'un des abris-sous-roche fortifiés utilisés pour échapper à la traite et aux violences, découvert sur le mont Kasigau au Kenya.

Chapurukha M. Kusimba, American University, Washington D.C.

RÉSISTANCES À LA TRAITE

En Afrique, source d'approvisionnement d'esclaves, la traite a déstabilisé tous les équilibres. Les opportunités de gain multipliaient les réseaux, les convoitises, les brutalités. Cependant, il y a eu des formes de résistance, que l'archéologie laisse entrevoir.



LA ROUTE DE LA FORTUNE

C'était un navire négrier ordinaire. Chargé de vaisselle en étain et de perles de verre, l'*Henrietta Marie* quitte Londres en septembre 1699. Sur les côtes d'Afrique occidentale, l'équipage troque sa cargaison contre de l'ivoire et plus de deux cents captifs – hommes, femmes et enfants. Puis le bateau reprend le large, direction la Jamaïque. C'est là, après deux mois de traversée enchaînés dans les cales, que les esclaves sont vendus. On charge alors du sucre, du coton, de l'indigo et du bois à revendre en Europe. Mais le navire sombre sur le chemin du retour, en mai 1700, emportant les espoirs de fortune de ses armateurs. Les vestiges archéologiques de cette folie commerciale ont été découverts sous les flots, au large de la Floride.



Fouille sous-marine autour de l'épave de l'*Henrietta Marie*, naufragée en 1700 au large de la Floride. © Dylan T. Kibler, Mel Fisher Maritime Heritage Society

UNE COURSE AU PROFIT

Des perles, des captifs, du sucre... Pris dans cette mécanique bien huilée du commerce triangulaire, l'esclave est une marchandise comme une autre, à écouler au meilleur prix. La logique de course au profit est enclenchée : les banques font crédit, les assurances couvrent les risques et des fortunes personnelles s'accumulent.



SUCRE AMER

Sur ces terres, l'hippodrome de Guadeloupe dessine une grande forme oblongue, mais il n'en a pas toujours été ainsi. En fouillant les abords de la piste, les archéologues ont retrouvé les traces d'une purgerie, d'une sucrerie et de multiples rangées de cases rectangulaires formant un quartier d'esclaves. Une habitation-sucrerie se trouvait donc ici. Ce genre de domaine comprenait plantations, ateliers de transformation, rues « cases-nègres » et maison du maître. Il permettait au colon d'exercer un contrôle permanent sur ses esclaves. Produit ainsi à moindre coût, le sucre était vendu fort cher en métropole. En 1830, à l'apogée du système des habitations-sucreries, la Guadeloupe en comptait plus de 600, qui employaient près de 90 000 esclaves.



Vue zénithale du site de fouille, en bordure de l'hippodrome, en Guadeloupe. On distingue ❶ les bâtiments industriels et ❷ le quartier d'esclaves.

© 360° Production, Inrap

AMÉNAGER, CONTRÔLER, PRODUIRE

Optimiser la configuration des lieux, contrôler chaque moment de la vie des esclaves était gage de rentabilité. Au XIX^e et au XX^e siècle, le modèle de l'habitation-sucrerie a été transposé en Europe, avec des cités ouvrières construites près des usines pour loger les employés.



UN QUOTIDIEN DISCRET

Elle a fini à la poubelle, cette marmite. Et c'est dans la fosse où on l'avait jetée, sur le site d'une ancienne habitation-sucrierie de Guadeloupe, qu'un archéologue l'a retrouvée. Pourquoi s'intéresser à cette modeste poterie? C'est qu'elle n'a rien d'européen ni d'amérindien, et qu'elle ressemble indéniablement par sa forme et son mode de fabrication aux poteries d'Afrique de l'Ouest. Rarement mentionné dans les archives, ce genre d'objet était certainement fabriqué par les esclaves pour eux-mêmes, selon des savoir-faire traditionnels. Une production discrète côtoyait donc la masse des céramiques que les esclaves fabriquaient utilisant des techniques européennes pour la production industrielle du sucre.



Marmite de tradition africaine en terre cuite, après recollage. Elle a été découverte lors de la fouille d'une habitation-sucrierie à Saint-Claude en Guadeloupe.

© Fabrice Casagrande, Inrap

ÉVIDEMMENT HUMAIN

Ces esclaves, dont on oublie l'histoire, la culture et les connaissances, mobilisaient au quotidien leur bagage intellectuel et technique pour aménager leur survie au sein d'un système imposé. Derrière quelques tessons, c'est leur humanité que l'archéologie réaffirme.



UN CIMETIÈRE D'ESCLAVES

Petite baie au sud-ouest de la Martinique, l'Anse Bellay n'est accessible que par la mer ou le sentier littoral. En ce lieu isolé, un crâne affleurant près du rivage a interpellé un randonneur. Appelés en urgence, les archéologues ont mis au jour les sépultures de 27 adultes, 2 adolescents, 13 enfants et 6 nouveau-nés. Ils avaient été enterrés en pleine terre, probablement nus dans un simple linceul, orientés est-ouest conformément aux pratiques catholiques. Certains avaient les incisives taillées selon des traditions africaines. Tout concourt donc à identifier le site comme un cimetière d'esclaves. Sur cette bande de terre littorale, des hommes et des femmes se sont emparés de la religion imposée par leurs maîtres pour offrir des funérailles à leurs proches.



Les sépultures 53, 48 et 51 (de gauche à droite) découvertes à l'Anse Bellay. L'individu de la sépulture 51 présente des incisives supérieures taillées en pointe, pratique initiatique africaine. © Thomas Romon, Inrap

LES ARCHIVES DU SOL

C'est dans le sol, grâce à l'archéologie, que peut être retrouvé le témoignage de vies oubliées, ignorées des documents d'archives, marginalisées par le système esclavagiste qui maintenait, même après la mort, une séparation stricte entre maîtres et esclaves.



LE SECRET DE LA MONTAGNE

Très montagneux, l'intérieur de l'île de La Réunion était un terrain propice pour les « marrons », ces esclaves qui refusaient de l'être et préféraient la fuite. En 1995, à 2 000 mètres, un guide de montagne a trouvé au fond d'une petite vallée encaissée les vestiges de deux abris. À une telle altitude, ce site accessible uniquement en rappel pouvait-il être lié au marronnage ? Une fouille archéologique l'a confirmé. Occupé au début du XIX^e siècle, ce refuge secret servait aussi de halte de chasse : une parfaite connaissance de l'île permettait aux marrons d'échapper à la traque incessante des « chasseurs de nègres » en vivant de chasse et de cueillette.



Structures en pierres sèches, vestiges de deux abris découverts dans une petite vallée du cirque de Cilaos à La Réunion ; le site a été fouillé en 2011 et en 2012.

© Anne-Laure Dijoux, DAC-OI

LA LIBERTÉ À TOUT PRIX

On sait par les écrits que toutes les colonies esclavagistes, dès leur création, ont connu le phénomène du marronnage. Mais il est exceptionnel d'en retrouver des témoignages matériels et de pouvoir ainsi reconstituer les dures conditions de vie de ceux qui avaient choisi la liberté.



UN QUAÏ PEUT EN CACHER UN AUTRE

À l'occasion du réaménagement de la zone portuaire de Rio de Janeiro, avant les JO de 2016, une fouille a révélé au grand jour tout un pan du passé de la ville. Sous le bitume carioca, les archéologues ont dégagé les vestiges de deux quais superposés. Construit en 1811, le plus ancien et le plus vaste, appelé quai de Valongo, était destiné aux bateaux négriers. Pendant trois décennies, quelque 900 000 Africains y ont transité contre leur gré. Puis, en 1843, le débarcadère aux esclaves a été remblayé et recouvert d'un quai flambant neuf, digne de recevoir l'impératrice Thérèse-Christine de Bourbon-Siciles, venue épouser l'empereur Pierre II.



Fouille du quai de Valongo, réalisée à Rio de Janeiro au Brésil en 2011. On y reconnaît les deux strates de chaussée successives. © Oscar Cabral-Veja

FOUILLER LES TROUS DE MÉMOIRE

Un geste volontaire d'aménagement urbain a recouvert l'histoire de centaines de milliers d'esclaves anonymes, et par là même l'a effacée. En fouillant la terre, on fouille alors la mémoire; le passé refait surface; des hommes retrouvent une existence.



LES ESCLAVES DE NEW YORK

En 1991, en plein Manhattan, alors que débutait la construction d'un gratte-ciel, la découverte de restes humains a fait cesser net les travaux: on venait de trouver l'ancien cimetière aux esclaves de la ville de New York en usage de 1697 à 1792 — plus de 15 000 personnes y ont été enterrées. Grâce à la mobilisation de la communauté afro-américaine, une opération archéologique et mémorielle a alors commencé. Un peu plus de 400 individus ont finalement été mis au jour et étudiés. Ainsi dévoilé, le passé esclavagiste de la ville, bien moins connu que celui du Sud, a dû être assumé. Les restes de ces hommes, femmes et enfants ont été réinhumés sur place en 2003, et un monument a été érigé en leur mémoire.



L'African Burial Ground National Monument, érigé à l'emplacement de l'ancien cimetière aux esclaves de New York. © Carol M. Highsmith, The Library of Congress, Washington D.C.

LE COÛT HUMAIN DE LA PROSPÉRITÉ

Les buildings du quartier d'affaires s'élèvent sur un cimetière d'esclaves: avec cette découverte archéologique, le site devient une métaphore poignante de l'histoire. La prospérité des pays occidentaux s'est en grande partie constituée au prix de la déportation et de l'asservissement de millions d'Africains.



LE PRÉSENT VIENT DE LOIN

Nous sommes les héritiers de plusieurs millions d'années d'histoire. L'archéologie, qui étudie les traces matérielles laissées par les hommes depuis leur apparition sur la planète, est là pour nous le rappeler.

Vivre en société, se nourrir, soigner ses semblables, aménager le territoire... : nous partageons de nombreuses préoccupations avec les humains qui nous ont précédés. Comme eux, nous sommes confrontés à la nécessité de nous adapter, d'inventer, d'interagir.

Connaître notre passé, par les documents comme le fait l'histoire, ou par les vestiges comme le fait l'archéologie, nous donne la chance de nous reconnaître en tant qu'hommes et en tant qu'espèce, d'opérer des choix conscients et durables. Pour cela, étudier les traces du passé que recèlent nos sols est un enjeu majeur. L'archéologie préventive intervient à chaque fois que des travaux d'aménagement risqueraient de détruire leur précieux contenu, et permet de le sauvegarder en l'étudiant.

ARCHÉOCAPSULE : UNE COLLECTION THÉMATIQUE AUTOUR DE L'ARCHÉOLOGIE

Ce dispositif d'exposition itinérante aborde une question contemporaine au travers de l'archéologie : santé, migrations, aménagement du territoire, esclavage, alimentation, le monde des morts, élites et pouvoir, habitat, climats et paysages...

L'INRAP

L'Institut national de recherches archéologiques préventives est un établissement public placé sous la tutelle des ministères de la Culture et de la Recherche. Il assure la détection et l'étude du patrimoine archéologique en amont des travaux d'aménagement du territoire. Il réalise chaque année quelque 1 800 diagnostics archéologiques et plus de 200 fouilles pour le compte des aménageurs privés et publics, en France métropolitaine et outre-mer. Ses missions s'étendent à l'analyse et à l'interprétation scientifiques des données de fouille ainsi qu'à la diffusion de la connaissance archéologique. Ses 2 200 agents, répartis dans 8 directions régionales et interrégionales, 42 centres de recherche et un siège à Paris, en font le plus grand opérateur de recherche archéologique européen.

Archéocapsule N°4 : Archéologie de l'esclavage

Comité de pilotage
Thésia Duvernay,
Dominique Garcia

Direction de projet
Alessia Bonannini

*Archéologue référent
sur la thématique*
Thomas Romon

Conception rédaction
Bureau Oblique,
Claire Henneguez
et Clémence Mergy

Design
Designers Unit,
David Lebretonn

Graphisme
Travaux pratiques,
Thanh Phong Lê,
Antonin Bertrand
et Marianne Poinso

Illustrations
Amélie Fontaine

Inrap⁺

Institut national
de recherches
archéologiques
préventives